

Voici le milieu de l'hiver

Ce dernier samedi, le 2 février, c'était la fête de la Chandeleur. Il faut se rappeler que le 2 février c'est 40 jours après Noël, et que chez les Juifs, par Jérusalem, la loi voulait que les enfants soient conduits au Temple pour être présentés au Seigneur. La Chandeleur, c'est le souvenir de la présentation de Jésus au Temple.

Mais depuis le tout vieux temps, les hommes ont marqué l'année en faisant tout du long des fêtes : pour que le temps se réchauffe, ils allumaient des feux et des choses comme ça. Vers la moitié de l'hiver, ils faisaient les Brandons. Tout s'est mélangé.

Alors, ils ont inventé des ditons pour la Chandeleur. Par chez nous, le diton qui revient le plus souvent c'est : "À la Chandeleur, si les ponts ne sont pas faits, ils se font ; quand ils sont faits, ils se défont." Mais quels ponts ? Les ponts de glace sur les ruisseaux. Cette année, il semble assez que le proverbe soit vrai, vu que ces derniers jours il a neigé. Chez nous, par la Goille et le Chalet-à-Gobet, il en est tombé une quinzaine de centimètres du samedi au lundi. Il a fallu ça balayer et pelleter devant les maisons et devant les garages pour pouvoir aller se promener avec la voiture.

Vers-chez-les-Blanc, le 5 février 2008.

Les écoliers du mardi :

Françoise Besençon, Marlyse Lavanchy, Henri et Marianne Niggeler.

Sapin

Ce que j'aime en tout premier dans le Noël de l'Amicale, c'est son sapin, ce puissant sapin dont la cime va presque chatouiller le plafond de la grande salle de Puidoux et parce que ses bougies sont de vraies bougies, avec des petites flammes qui tremblotent, et pas des électriques.

Il y a une quantité de mots en patois pour traduire « sapin ». Et pour cette fois notre patois est presque féministe puisque le premier mot que nous en avons, c'est la sapelle ; ce mot va aussi bien pour le sapin blanc que pour l'épicéa ou sapin rouge.

Un petit sapin c'est un sapinet ou un sapalon.

(*Gogan*) C'est un géant, quand tout à fait seul au milieu d'un pâturage, il étend de puissantes branches où les vaches peuvent se mettre à l'abri. Il arrive qu'il ait plus d'une cime. Si, par malheur, le tonnerre lui tombe dessus, et qu'il commence à pourrir, il n'est plus rien qu'une *covagne*, une souche pourrie. Savez-vous ce que c'est qu'un « derbier » ou qu'un « quefâ » ? C'est un petit sapin tout chétif qui n'a pas d'avenir. L'avenir, il est pour « l'alèvi », le petit sapin que les bûcherons ont gardé pour que, demain, il fasse la nouvelle forêt.

Nicole Margot

Ils l'ont bien dit, mais dans une autre langue.

L'optimiste croit qu'il est dans le meilleur des mondes possible, le pessimiste a bien peur que ce soit vrai.

Robert Oppenheimer

La liberté, elle est comme la poésie : elle n'a pas besoin d'adjectif, elle est la liberté. Enzo Biggi

Chanson de Noël

Je suis allé dans la forêt, là-haut, sur la montagne ronde, couper un sapin pour ceux que j'aime : c'est la veille de Noël.

J'ai coupé un petit sapin et je l'ai secoué pour que la neige tombe. Alors je me suis assis sur la montagne ronde.

Je voudrais suspendre les étoiles du ciel aux branches du petit sapin, et à la pointe du sapin, je voudrais accrocher le soleil, et je voudrais encore au milieu des étoiles accrocher mon cœur.

Mais je n'ai rien à mettre à mon petit sapin que des noix et des pommes rouges, et puis un cœur en pain d'épice avec une image au milieu.

Gonzague de Reynold

Il l'a bien dit, mais dans une autre langue.

Si tu veux devenir riche en écrivant, il te faut écrire cette sorte de choses que lisent les gens qui remuent les lèvres quand ils lisent.

Don Marquis

Un tout crâne

A lire les journaux, ça va mal pour la Suisse depuis quelque temps, rapport à ces deux ou trois vauriens d'allemands qu'ils ont arrêtés pour les expédier, parce qu'ils semaient du grabuge par Zurich, et dans le Grand Conseil de Berlin où il y a des conseillers qui soutiennent ces chenapans, il y en a qui ne demandent pas mieux que de faire la guerre à la Suisse. Il y a un certain Poutequamre qui ne vaut pas cher, qui est le plus enragé de tous et qui ne fait que de nous dénigrer. Mais qu'ils fassent attention ! Maintenant qu'on a le Landsturm, il ne faut pas qu'ils viennent se frotter par ici, car parmi ces vieux il y a des lulus qui peuvent chanter cette chanson de ma jeunesse :

*Nous sommes des lurons de la mixture du diable,
Nous sommes des lurons qui ne craignons rien !*

Et ma foi gare par-devant s'il y avait une chicane engagée, car notre Landsturm compte des gaillards fermes et presque tous de l'espèce de ce mousquetaire de Bournens qui devait partir en 47 à la campagne du Sonderbund. Il était indécis de mettre dans son havresac des pantalons neufs ou bien des vieux.

- Prends tous les deux, lui fait sa femme, tu seras bien content de pouvoir te rechanger quand tu seras mouillé.

- Rien de ça, répond le brave soldat, et quand je reviendrai avec mes pantalons criblés de balles, que voudrais-tu que je mette ?

Pour un luron, c'était un luron, celui-là !

« Conteur Vaudois » du 4 février 1888.

(Les « Conteur Vaudois » de ce temps ne disent pas qui c'est qui a écrit le papier.)

Réflexion

Il est évident qu'aujourd'hui les gens deviennent plus vieux qu'autrefois parce qu'ils peuvent prendre soin de leur santé mieux qu'avant. Ils approchent des nonante ans et conduisent encore leur voiture. Ça coûte toujours plus à l'AVS et aux communes qui fêtent leurs anciens et je ne serais pas étonnée de lire sur les procès-verbaux des assemblées que les conseils communaux décident l'un après l'autre de fêter dorénavant seulement les centenaires.

Vous avez sûrement lu sur les journaux qu'une quantité de ces braves anciens n'ont pas passé le cap de 2008 et qu'il y en a aussi des autres qui ont trébuché quelques jours après. C'est ainsi que, depuis Noël, nous avons eu le malheur d'aller d'un enterrement à l'autre. Vous me direz que pour bien s'embrayer dans la nouvelle année, il faudrait parler de joie, d'espoir. Pourquoi n'y aurait-il pas joie et espoir à un enterrement ?

Par un beau jour de soleil nous allions dire le dernier « A Dieu » à un homme qui avait été un sacre à l'ouvrage. Il avait gagné son pain comme fonctionnaire, mais, à côté de ça, en avait-il maçonné, recrépi, des escaliers, des murs sur le talus où était plantée sa maison ! Il trouvait toujours quelque chose à améliorer. Les chemins étaient bons. Cependant, en arrivant au village, il y avait de la neige en quantité sur les prés, sur les toits. Une fois à l'église, la pasteure (c'était une) commence le culte, et puis, c'est un membre de la famille qui se lève, va tout près du cercueil et dit comme ça :

« Ernest, écoute ! Je sais bien, moi, que tu m'entends. Ecoute ! Vois-tu, tu sais que j'aurai 90 ans au printemps. Alors ça ne veut pas aller longtemps avant que je vienne te retrouver. Sûrement que tu seras après les fleurs du Bon Dieu, tu les aimes tant, à désherber ses plates-bandes, toi qui aimais tant jardiner ! Je me réjouis déjà de te revoir bientôt. Nous pourrions nous rappeler ensemble tout ce que nous avons vécu. Ce que nous avons pu rigoler, nous esclaffer, c'est pas à dire... Toutes ces gandoises qu'on s'envoyait... J'y repense tous les jours »

(Dans l'église, les gens étaient tout ébahis d'entendre ça, mais ils ont commencé à sourire, puis à rire à tel point qu'on se sentait comme à la maison avec les proches et que même Dieu, qui était là avec tous devait être tout ému. Peut-être qu'il riait en cachette...)

L'homme a encore ajouté :

- Et puis, cette fois qu'on s'était rencontré à la Migros... Tu étais habillé comme un épouvantail comme toujours, avec des habits tout déguenillés : un trou par-ci, une déchirure par-là. On s'est mis à boire du café. Les gens nous regardaient, nous prenaient pour des clochards. Ah ! quel souvenir ! A Dieu mon ami ! A bientôt !

Le vieux s'est rassis. Il y avait de la joie dans l'église. La pasteure a repris son culte, souriante.

Pendant qu'elle parlait, on a entendu : toc, toc, toc, toc, du côté du cercueil, tout comme si quelqu'un faisait pan pan sur une porte, des fois plus vite. Tant que la pasteure parlait on a entendu ce toc, toc, toc... Pas d'ouvriers dans les environs. Personne ne bougeait. Quelques-uns et quelques-unes ont penché la tête à droite, à gauche pour essayer de savoir d'où venait le toc, toc. Ça a duré longtemps. Et puis ça a cessé. Personne n'a osé parler de ça. Mystère ! Cependant la joie a perduré sur les visages même en cheminant dans la boue sur le chemin du cimetière. On se disait : Pourquoi ne pas être joyeux ? En prêchant la paix, le bonheur, la grande lumière dans l'Au-Delà, pourquoi faudrait-il pleurer et se lamenter devant la mort ? La vie nous a été donnée. Il nous faut la prendre telle qu'elle est, l'améliorer si possible et puis, la mort, il faut croire qu'elle n'est que le passage vers quelque chose d'autre qu'on ne peut pas désigner du moment que personne n'en est revenu pour nous dire comment elle est. Mais on peut se fier à ce que Dieu a promis. Voilà ! Bonne année à tous et à toutes !

Le 10 janvier 2008.

Marie-Louise Goumaz

Un renard échappé d'une fable d'Esopé

Il y avait, une fois, un renard dans une fable d'Esopé. Le fait est qu'il avait eu bien des ennuis dans cette histoire, le pauvre.

Tout d'abord, Esopé lui avait donné une puissante faim et pour que la fable soit drôle, il lui avait donné plus d'estomac que de cervelle. Le pauvre diable était entré tout maigre dans le creux d'un arbre où des paysans avaient caché leur repas – oh ! que l'odeur était alléchante ! - pour leur dîner. Alors le renard l'avait mangé tout d'une fois et son ventre avait gonflé. Son ventre avait tellement gonflé que notre renard ne pouvait plus sortir du creux de l'arbre.

Le renard pleurait, geignait et appelait au secours. Esopé, qui est un homme sans pitié pour les petits renards, a fait entrer dans la fable un autre renard. Celui-ci, avec ses conseils, rendit la prison encore bien plus pénible à notre rouquin : l'unique solution était d'attendre que son ventre se dégonfle !

La fable d'Esopé s'arrête ici. Esopé ne nous dit pas que l'autre renard est parti en rigolant, laissant seul le glouton avec les oreilles basses, les moustaches confuses et l'estomac qui lui faisait bien mal. Esopé ne nous dit pas non plus que depuis deux mille cinq cents ans, notre renard, prisonnier dans son arbre, entend, tout déconfit, les moqueries des enfants et des grands-parents qui lisent cette fable.

Il y a une année environ, un enfant à qui on venait de lire cette fable s'est endormi en pensant au pauvre renard. Et dans son rêve l'histoire continuait...

... Alors, après deux mille cinq cents années dans le creux de l'arbre, le renard entend enfin les paysans qui arrivent en chantant. Ils sont de bonne humeur, car ils ont pensé toute la matinée, à chaque coup de râteau, au puissant repas qu'ils feront à l'ombre des oliviers.

Le renard a bien eu deux millénaires et plus pour inventer des moyens de filer, mais il est pris de peur à la pensée d'être mangé vivant par les paysans qui ont la fringale. Il tourne dans sa prison, ses yeux sont aussi grands que deux lunes ; ses pieds dansent la gigue.

Et quand il entend les voix s'approcher toujours plus et des pieds qui trottent tout près de l'arbre, il se tourne et essaie de sortir, non pas la tête, mais la queue la première, en poussant de toutes ses forces avec ses pieds de devant contre la paroi du trou. Mais rien à faire ! Son ventre est trop gros !

Tout d'un coup, des puissants cris se font entendre au-dehors de l'arbre : « Ah ! Venez aider le gardien de notre repas ! Il a bien besoin d'un coup de main pour nous redonner notre repas ».

Le renard sent une douleur épouvantable. Il y a trois gaillards qui tirent sur sa queue pour le faire sortir de l'arbre. Et puis d'autres mains s'accrochent encore à son fier plumet. Il y a sept, douze, puis quinze paysans qui emploient toutes leurs forces pour le délivrer. Mais c'est la queue qui se détache, laissant tomber les paysans qui roulent les uns par dessus les autres.

Quand l'un des hommes, le moins étourdi par la chute enfile le bras dans le trou de l'arbre pour s'emparer du renard, sa main se referme sur de l'air. Le renard est parti...

Mais oui ! Quand il a eu perdu sa queue, le renard a compris tout d'un coup qu'il n'était plus dans une fable, mais dans le rêve d'un enfant. C'est bien plus facile de sortir d'un rêve que d'une fable. Il a sauté sur le lit du petit qui dormait et il s'est échappé par la fenêtre de la chambrette ouverte par les chaleurs de l'été.

Le gamin crie assez fort. Ses parents le consolent et l'assurent qu'il n'y a pas de gros renard sans queue dans sa chambre.

Mais vous, si vous regardez bien, vous pouvez voir et entendre, au plus profond de la nuit, un renard au ventre gonflé qui pleure et tourne tout déconfit à la recherche de sa queue.

Et les paysans de la vieille Grèce dans tout ça ? Eh bien ! Ce midi, ils étaient vingt-trois à se partager une queue de renard bouillie.

Un gaillard de sorte

Parmi les gens que notre commune a engagés, on ne peut passer sous silence celui qui a été fidèle au poste durant toute la moitié du vingtième siècle, Prosper, gendarme de mille neuf cent trente à mille neuf cent soixante-quatre.

Gendarme, c'est un bien grand mot, mais son costume mettait en valeur une allure que beaucoup d'entre nous pouvaient lui envier. A cette charge, il était la bonne à tout faire de la municipalité qui ne manquait jamais de lui attribuer toutes les nouvelles charges que l'Etat confiait aux communes.

Il était bien sûr concierge des bâtiments communaux, collège, chapelle, grande salle, morgue, abri du débarcadère. Responsable du service des eaux, chargé d'entretenir les réservoirs, les fontaines et les routes communales. Celles-ci n'étaient pas goudronnées et deux fois l'an, elles étaient sarclées avec un sarclat à manche, les désherbants toxiques n'étaient pas encore connus, ni les machines.

Responsable de l'Assurance Vieillesse et des survivants, il était aussi chargé du contrôle des gens de la commune. A ce propos, il est bien opportun d'en raconter une. Les couples non mariés étaient extrêmement rares. Si l'un d'eux venait habiter le village, notre gendarme disait aux deux malappris « - Il faudra voir pour vous marier parce que, chez nous, on ne vit pas à la colle ». On n'ose penser comment il ferait aujourd'hui.

Dernier radeleur communal chargé de tenir à la corde les bateaux de la Compagnie Générale de Navigation sur le Léman pour débarquer et embarquer les gens vers et depuis la rive du lac, il reste le héros de cette histoire : les pompiers du village embrayent la vieille pompe à feu sur la rive quand notre gendarme arrive et les avertit : « Il faudra voir pour en laisser une giclée pour le bateau de quatre heures moins quart ».

Marguillier, il était responsable de tenir le cimetière au piccolo. C'est lui qui creusait la fosse pour les enterrements. En ce temps-là, le cercueil était porté de la maison à la chapelle et de la chapelle au cimetière sur un brancard par six hommes. Avant cette petite parade venaient les enfants de l'école portant les fleurs et les couronnes. Puis venaient les hommes de la famille, les amis et les hommes du village (non, pas de femmes, celles-ci restant à la chapelle). Le tout emmené par notre gendarme vêtu de son costume.

De même à la parade du premier août ; cette fois il portait le drapeau communal suivi par la joyeuse bande des enfants de tous âges avec les lanternes de toutes les couleurs, mais surtout des rouges à croix blanche. La population se réunissait tout autour du grand feu pour écouter le discours du ministre, du syndic ou du président du conseil général et les chants de l'école et de la chorale. Pour finir, le cantique suisse chanté par toute l'assemblée. Le feu était allumé tantôt sur la place d'armes en haut du village, tantôt en bas sur la rive du lac.

Notre gaillard était encore chef de section militaire, huissier de la justice de paix, responsable de l'office qui contrôle le coquemar du diable qui venait chaque automne distiller au village. C'était lui encore qui collait les affiches sur les grands panneaux.

C'était un tout dévoué, toujours de bonne humeur et d'une gentillesse à toute épreuve. Il n'en aurait jamais voulu à ceux, une quantité, qui sans le traiter de paresseux, pensaient qu'il avait la bonne planque.

Encore un côté de ce personnage haut en couleurs. Il chiquait le tabac (il n'était pas le seul en ce temps-là) et son crachat coloré qu'il expédiait avec adresse faisait l'admiration unanime des gamins que nous étions.

Pour finir, il nous faut dire aussi que notre gaillard savait se servir d'une voix riche et bien timbrée qui faisait qu'il était recherché comme crieur dans les mises. Comme crieur public, avec la clochette

sonnant à tous les coins de rues ; c'est lui qui, le premier septembre mille neuf cent trente neuf a lu l'ordre de mobilisation à la population du village.

Prosper était marié, mais sans enfant. Alice sa bourgeoise a eu la malheureuse idée de le quitter pour un monde meilleur au moment de la retraite. Tout seul dans son petit nid (sa maison) il a alors choisi Lisa, une jolie petite chienne, comme climène.

Et voilà ! Prosper, lui, s'en est aussi allé. Il repose aujourd'hui dans ce cimetière qu'il avait si bien su entretenir.

Benjamin Monachon

(Concours Kissling 2007)

Une pensée traduite de l'anglais.

Un critique, c'est un gaillard qui n'a pas de jambe et qui enseigne à courir.

Channing Pollock

Concours Kissling 2008

Justement, c'est le moment de rappeler notre concours. Pour commencer, il vous faut écrire une histoire en patois sur les feuilles A4. (Vous pouvez aussi écrire en français une affaire sur le patois ou préparer un enregistrement.) Ce travail, il faut le signer d'un pseudonyme. Et puis reporter ce pseudonyme sur une petite enveloppe et dans cette enveloppe mettre une feuille avec votre vrai nom. Et puis il faut vous arranger pour faire parvenir tout ça avant le 31 mai 2008 chez Pierre Guex, président de l'AVAP. 1000 Lausanne 26

Bon courage !

C'est encore une pensée en anglais

Un ambassadeur, c'est un honnête homme qu'on envoie à l'étranger raconter des mensonges pour le bien de son pays.

Sir Henry Wotton

Une joyeuse compagnie

C'est une veuve. Son homme est mort pendant l'été et c'est le premier Noël qu'elle passera sans lui. Alors sa fille lui a dit : « Ecoute, il ne te faut pas rester toute seule par ici pour Noël. Tu peux venir chez nous. Je viendrai te chercher le jour avant. »

« Mais rien de ça, que répond la mère, je ne veux pas découcher ! »

La fille a dû renoncer. Et le jour de Noël elle est venue la chercher pendant la matinée :

« Tu n'as pas trop eu l'ennui hier soir, seule à la maison ? »

« Ma foi non, vu que je n'ai pas été seule. Toute la soirée, il y a eu une petite souris qui trottait de-ci de-là par la maison, mangeant je ne sais pas trop quoi, une miette de pain, une graine pour les oiseaux. Je l'ai regardée tout du long. C'était une joyeuse compagnie. »

Celle-là elle est traduite de l'allemand.

*Celui qui est amoureux de lui-même a au moins dans son amour l'avantage
de ne pas avoir une quantité de concurrents.*

Georg Christoph Lichtenber



Le casse-tête (réponse)

C'était pas bien difficile. Il te faut imaginer une balance avec deux plateaux. A main gauche, tu poses le carron et à main droite, la moitié d'un carron et un poids d'un kilo. Tout est égal. Ca serait juste aussi s'il y avait à droite deux moitiés de carron. Alors, une moitié de carron, c'est comme un kilo et le carron pèse deux kilos.

Le nouveau casse-tête

Le Frédon et le Milon ont tous les deux des noyers et ils ont fait de l'huile par ensemble, huit litres qu'ils doivent partager, à chacun la moitié. Ils ont, pour ce faire, une casse de trois litres, une toule de cinq litres et un seau de huit litres. Toute l'huile est dans le seau et il leur faudra transvaser. Mais comment ? C'est à vous de le dire.

Si vous ne trouvez pas, je vous donnerai la réponse au printemps. Mais, je peux déjà vous dire qu'il faut huit transvasages.



Tu peux même traduire du français

*Si tu veux éviter de voir un taborniau,
Il te faudra d'abord ébriquer ton miroir.*

François Rabelais